

La grange

L'homme irait son chemin longtemps encore. Car s'il avait travaillé une vie entière, et son activité devait se mener sur trois niveaux, le bas avec la vigne, le village avec son domaine et les hauts, avec sa montagne, ce qui faisait comme trois vies dans l'année, il ne s'était pas véritablement usé comme certains qui forcent leur corps pour gagner en vitesse et en intensité. Lui, il avait aimé le travail pondéré, celui que l'on fait avec application, d'une manière correcte, sans à coups, sans arrachées d'aucune sorte, sans colère, et surtout vis-à-vis de ses animaux qu'il avait toujours soigné au mieux et qu'en plus il avait aimé. Il lisait dans leurs yeux des vies certes autres, mais avec une complexité telle qu'elle l'avait bien souvent amené à s'interroger sur le contenu réel de notre civilisation parfois si prétentieuse qu'elle en néglige les plus simples réalités et qui prétend toujours avoir raison.

Notre homme était devenu ainsi un philosophe, et plus encore dans la dernière partie de sa vie, quand le fils avait repris le domaine, et que lui n'était plus là que pour donner un coup de main. Certes régulier, de tous les jours même, mais sans que cela ne l'engage plus comme avant. Il préférait désormais obéir plutôt que commander, ce que d'ailleurs il avait toujours fait avec une retenue profonde, peu enclin à imposer aux autres ce qu'ils peuvent accomplir finalement d'eux-mêmes, quand on a de la bonne volonté.

Et lui maintenant, l'endroit où il se plaisait le plus et le mieux, c'était sa grange. Son fils avait construit une ferme plus haut, plus grande, afin d'être apte à accueillir plus de bétail. Ici il ne mettait plus que des génisses. De ce fait la grange servait encore. Il y régnait toujours cette bonne odeur de foin. Du jeune bétail dont il s'occupait lui-même, ça coûte quoi, d'affourager deux fois par jour et de sortir le fumier, quand les autres ont tout le reste, la traite, la récolte du fourrage, les soins à la vigne dans les bas à laquelle il ne participait plus qu'en amateur.

Sa grange. Elle constituait autrefois l'essentiel de son domaine. Il n'avait alors que ce bâtiment. C'était le centre absolu de son monde agricole. Il travaillait certes plus souvent à l'écurie attenante, mais ce qu'il préférait, c'était sa grange, à cause de l'odeur de foin, à cause de ce tout ce qu'elle lui rappelait en fait de saison de récolte, quand vous y rentrez ces bons chars de fourrage sec et odorant qu'il s'agira ensuite d'empiler à la fourche sur les solins. C'était difficile certes, mais si l'on avait la chance de rentrer du foin de qualité par beau temps, cette récolte était gage d'un bon hiver avec beaucoup de lait. On aimait voir sa réserve conséquente et suffisante pour tenir tous les mois de la mauvaise saison.



De sa grange, il en connaissait chaque coin, si minuscule était-il. On pourrait même dire qu'il en savait chaque poutre et chaque cheville. Il admirait parfois le travail de ces anciens charpentiers, d'il y a deux ou trois siècles en arrière, car tel était l'âge approximatif de sa maison, l'une des plus vieilles du village, qui avaient mis en place des charpentes de cette qualité, dont aucun des éléments n'avait même été entamé par les insectes. Tout restait intact, juste patiné par le temps, juste rendu gris au niveau de la poutraison du toit, par la poussière des années, des récoltes et de ces milliers de toiles d'araignées qui s'étaient accumulées au fil des ans. Et tout cela avait une odeur, qui était celle même de la maison, connue et rassurante. Sa grange. Son cœur du monde, assurément. Ici rien ne pouvait l'atteindre. Juste peut-être le feu qui aurait pris à l'une ou l'autre des maisons du village pour se propager jusqu'ici de par la présence proche de toutes ces vieilles bâtisses. Il valait mieux ne pas trop penser à cela, à ces pensées morbides constituant même un vrai cauchemar dont pourtant il ne parlait jamais. Était-ce superstition ? Mis à part ça, rien n'aurait pu l'atteindre,

non, il y avait au-dessus le grand ciel bleu, le ciel vide jusqu'à des infinis de temps et d'espace duquel il serait très improbable qu'il tombe quelque chose. Parfois le soir, assis justement devant la grange où il mettait un banc pour la belle saison quand les récoltes étaient faites, il regardait les étoiles au-dessus du village dont il reconnaissait certaines compositions, la Grande Ourse en particulier. C'était si loin, si haut, c'étaient en somme d'autres mondes qui n'avaient que peu de rapport avec celui qu'il vivait et qui était fait de travail et de rigueur. Un rien d'inquiétude ? L'église était à deux pas à laquelle il allait parfois le soir, comme ça, seul, pour faire une prière informelle. Mais une prière quand même, une sorte de demande non précise pour que la vie poursuive son cours sans trop d'à-coups. Que sa famille, elle aille, bien, que Dieu lui garde une santé au moins relative et qu'il l'empêche surtout de sombrer dans ce qu'il estimait une immense débauche, c'est-à-dire le reniement complet des valeurs qui avaient fait sa vie jusque là. Il voulait et avait des certitudes, lui. En premier que la terre est sacrée. Que celle d'ici, et non d'ailleurs qui ne saurait compenser, elle puisse toujours nourrir l'humanité. Par le bétail que l'on y fait pâturer sur les hauts, par les céréales ou les pommes de terre que l'on cultive sur les meilleures parcelles d'ici. Non, se pensait-il, la terre n'est pas rien que pour y poser des villas où des gens de toute provenance y viennent à peine un mois par année. Ça leur sert à quoi, d'ailleurs, ces bâtisses, puisqu'ils ne les habitent pas, ou si peu. Du chiqué ! De la prétention ! Il méprisait quelque part cet esprit moderne, tape-à-l'oeil. Et il n'était pas loin de mettre dans le même sac ceux qui ne voyaient de beau que le développement et la destruction des sols tous azimuts. Ne pas tuer la terre, ça non. Qu'il ait encore du foin à couper puis à rentrer bon sec après deux jours de plein soleil, qu'une ferme reste une ferme, avec un vaste toit couvrant un appartement et un rural.

Près de la porte de grange, il y avait du bois entêché. Là aussi sa provision d'hiver, puisque dans la maison, on chauffait encore tout au bois, la cuisine avec un vieux potager, et les chambres avec des fourneaux à catelles. Et avec tous ces foyers, il en fallait du combustible. Mais on en avait à revendre dans les forêts du haut où à l'automne, presque chaque année, il partait faire sa coupe qu'il bûchait ensuite en fin de saison sous l'avant-toit. Après quoi il l'entêchait près des portes de l'écurie et de la grange où il se trouvait à l'abri. Et cette provision de bois, donnait à sa maison, en plus de son aspect déjà familier à cause que c'est une ferme, une image bucolique. A tel point que les gens qui passaient devant chez lui, ils ne pouvaient que se dire ou penser :

- On doit vivre bien, dans cette maison, à l'ancienne certes mais tranquille, des gens à l'abri de toutes ces idées nouvelles qui finissent par vous étouffer.

Oui, il vivait bien, avec son épouse, le fils dans une autre maison qui s'occupait du domaine, un autre en plaine, et une fille en ville. Une famille qui avait été unie avant que chacun ne parte de son côté et que cela ne crée une séparation que plus rien ne saurait combler, et même que l'on se retrouvait parfois tous ensemble, aux fêtes de fin d'année ou à Pâques. C'est ainsi. C'est la

de dure mais nécessaire loi de la vie. Que chacun fonde sa propre famille et s'en aille souvent chercher son bonheur en d'autres lieux. On ne vit pas toujours là où l'on a vécu son enfance. On se doit de découvrir parfois d'autres horizons, des autres régions, et même d'autres pays. Qu'y faire ? C'est le destin de l'homme, que de vouloir toujours trouver mieux plus loin que le devant de sa maison. Et même si en ces au-delà ce sera à peu de chose près pareil, l'humain étant ce qu'il est, ni pire ni meilleur où que vous alliez.

- Et c'est là que je voudrais mourir, qu'il se disait, dans ma grange. Comme aujourd'hui, alors que je regarderais par la porte du haut ouverte, ou que je me serais mis sur le banc devant la maison et que je regarderais le paysage qui s'étale à nos pieds, avec les Dents du Midi, là-bas, si belles, si blanches. Un paysage que j'ai toujours eu vu. Que j'ai aimé au-delà de toute raison. Qui a été, je le pense, la base même de mon existence. C'est là que j'ai vécu, c'est là que je veux mourir. Mais que Dieu m'accorde cela, à moi qui pense avoir travaillé sans voler personne, sans nuire à personne non plus, moi qui ai aimé les animaux autant que la terre, que je ne voie rien. Et surtout que je ne souffre pas et qu'il ne me soit pas donné ces grandes angoisses que connaissent parfois les mourants qui se sentent saisi d'effroi devant le grand vide en lequel ils tombent.

Mon Dieu, oui, que je m'endorme dans l'odeur du foin, ou des fleurs qu'il y a devant la maison, avec le bourdonnement des abeilles, et que je ne me réveille pas !